

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Ce beau cours classique

Jean Éthier-Blais, *Le seuil des vingt ans*, essai, Montréal, Leméac, 1992, collection « Vies et mémoires », 240 p.

Adrien Thério

Numéro 67, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38883ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1992). Compte rendu de [Ce beau cours classique / Jean Éthier-Blais, *Le seuil des vingt ans*, essai, Montréal, Leméac, 1992, collection « Vies et mémoires », 240 p.] *Lettres québécoises*, (67), 45–47.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Ce beau cours classique

Un compte rendu assez juste de l'éducation qu'on donnait à l'époque a cette particularité que sont passés sous silence le sport et la sexualité.

BIOGRAPHIE
Adrien Thério

PLUSIEURS ÉCRIVAINS ONT PARLÉ, en passant si je puis dire, du cours classique. Quelques-uns s'y sont arrêtés un peu plus longtemps, comme moi dans *Les brèves années* (1953), mais personne à ma connaissance n'avait encore pris la peine de raconter en long et en large ce qui se passe pendant ces huit années, alors que l'être humain est en pleine formation.

Jean Éthier-Blais a pris la peine de revenir sur ses jeunes années pour nous raconter en détail tout ce qui faisait la vie d'un collégien ou d'un séminariste, à cette époque-là. Le livre se lit comme un roman. À première lecture, on peut penser que tout y est, que l'auteur n'a rien oublié. Si on prend la peine de relire, on se rend compte qu'il y a des manques, et même des oublis volontaires. Cela n'enlève rien à l'hommage qu'il veut rendre à ses maîtres, les Jésuites. En effet, c'est au collège de Sudbury, dans le nord de l'Ontario, dirigé par des Jésuites, que M. Blais est entré, à l'automne de 1938, en quête de savoir et de vocation.

Six chapitres sont consacrés aux cours eux-mêmes puisqu'ils portent comme titre le nom de chacune des classes où l'on peinait sur des textes français, latins ou grecs. Le premier s'intitule évidemment «Éléments latins», puisque c'est par là qu'il fallait commencer. Les autres se suivent à la queue leu leu, sauf que la méthode et la versification sont traitées en un tout, comme les deux années de philosophie. Entre ces six longs chapitres, l'auteur s'arrête pour dire qu'au collège on ne faisait pas qu'annonner sur des textes latins ou grecs. C'est ainsi que nous avons de belles dissertations sur l'amitié, la lecture, la musique, le théâtre, les travaux de vacances. Le tout se termine par une sorte d'invocation à Dieu.

L'auteur rend bien compte de la vie monotone et dure des collégiens de l'époque, surtout s'ils étaient pensionnaires. À douze ou treize ans, on tâche de faire comme tout le monde et, à côté d'autres camarades, on oublie un peu le règlement qui nous talonne tout le temps. Voici comment il nous décrit l'organisation d'une journée normale :

Le matin, nous nous levions à six heures moins vingt; toilette; chapelle; étude; petit déjeuner à huit heures. Remarquez que nous n'avions pas encore ouvert la bouche, sinon pour réciter les prières de la messe. Récréation; cours; déjeuner; récréation avec goûter (pain et mélasse); étude; dîner; récréation; étude, et à neuf heures du soir, tout ce monde au lit! Le collègue était un royaume de silence. C'est pourquoi, lorsque nous entrions dans la salle de récréation, les jours de congé, comme le jeudi après-midi, nous éclations. C'étaient des cris, des ruades, des courses effrénées, que les pères encourageaient, afin que les forces innées de notre jeunesse puissent se donner libre cours. (p. 34)

Plus loin, au chapitre «Méthode et versification», il ajoutera : «Mis à part la chapelle, nous vivions au dortoir, à l'étude, en classe, à la salle de récréation.» (p. 99)

Était-ce une bonne méthode d'éducation ? On peut se poser la question, surtout quand il nous apprend que «la volée était là pour l'exemple. L'instrument du supplice était une lanière de caoutchouc, noire, épaisse que le préfet de discipline maniait avec précision». Ni chez les Pères du Saint-Esprit, à Limbour, ni au séminaire de Rimouski, je n'ai entendu parler de la «volée». Était-elle propre aux Jésuites ? Est-ce qu'on donne des volées à des jeunes gens de quinze, dix-sept, dix-neuf ans ? Enfin, passons.

L'auteur dédie chacun des chapitres qui portent sur l'enseignement au professeur principal de la classe. On sait que le professeur principal, généralement, enseigne deux sinon trois matières, soit le français, le grec et le latin, soit encore le français et l'anglais. Et dans tous ces chapitres, à une exception près, il réussit à donner une excellente idée de ce qui se passait en classe, des rapports entre professeurs et élèves. Mais parfois il se laisse emporter par la personnalité du professeur au détriment du sujet principal à traiter. C'est le cas notamment pour la rhétorique. Tout le chapitre est consacré au père Lorenzo Cadieux, professeur d'histoire, et au père Courteau, supérieur, féru d'histoire lui aussi. Ces deux-là fonderont, à un moment donné, la Société historique du Nouvel-Ontario. Je dirai, pour ceux qui ne le savent pas, que la rhétorique est la classe la plus dure de tout le cours classique, car elle prépare au baccalauréat de lettres, à la fin de cette année-là. Il faut donc bûcher fermement le latin,

Jean Éthier-Blais

LE SEUIL
DES VINGT ANS



LEMÉAC

le grec, le français, l'anglais et les mathématiques, si on veut pouvoir accéder aux deux dernières années de philosophie et de mathématiques. M. Blais ne dit rien là-dessus. Je sais bien qu'en français, l'étudiant au baccalauréat pouvait choisir entre une dissertation sur un sujet historique ou une dissertation qui se rapportait en général à un texte d'un écrivain du dix-septième siècle français, comme Racine ou Corneille. Je suis porté à croire que M. Blais a fait une dissertation qui portait sur un sujet historique, mais il aurait pu, il me semble, rallonger un peu ce chapitre pour nous dire ce qui se passait en rhétorique.

Non seulement il n'en fait rien, mais à l'avant-dernière page de ce chapitre, il dit : « Dans notre manuel de rhétorique, je me penchais sur les exemples, qui alimentaient mon imagination. » Où est-il allé chercher cela ? Ce qui existait, c'était des programmes très chargés en français, en latin, en grec et en mathématiques.

Il ne dit pas non plus, s'il l'a passé ce baccalauréat de rhétorique, comme il ne dit pas s'il a passé le baccalauréat ès arts, à la fin de la philosophie II. On peut se poser des questions puisqu'il souligne, dans le chapitre intitulé « Syntaxe », qu'il n'était pas très passionné pour tout ce qui avait trait aux mathématiques : « D'aussi loin que je le voyais, je fuyais le professeur de trigonométrie; celui de physique et de chimie me donnait le chair de poule. » (p. 57) Il était un peu tôt pour parler de chimie et de physique puisque ces matières appartenaient aux deux dernières années de philosophie. Mais s'il détestait autant ces matières, comment en est-il arrivé à réussir les examens du baccalauréat ès arts ? Mystère que nous devons croire, mais que nous ne pouvons pas comprendre.

Tournons-nous maintenant vers les chapitres qui sont insérés entre ceux qui sont consacrés aux études et qui portent sur la lecture, la musique, le théâtre, etc. Sans trop le comprendre, très jeune, il savait déjà qu'il ferait une carrière en lettres. Pour la plupart des étudiants de l'époque, c'était la classe de belles-lettres qui ouvrait tout grand le pays des livres. M. Blais y fera, comme tous les autres, de grandes découvertes mais, avant même d'arriver là, il avait déjà pratiqué plusieurs écrivains et il s'était fait initié à d'autres par François Hertel qui, alors qu'il n'était qu'en versification, enseignait la littérature française en belles-lettres. Lui et Hertel devinrent vite des amis et le restèrent d'ailleurs toujours. L'auteur s'arrête, à plusieurs reprises, pour saluer ce jésuite farfelu qu'on avait exilé à Sudbury pour un an. Le règlement était peut-être sévère, mais les lectures compensaient bien des désagréments. Et ces lectures, elles se portaient d'emblée vers les grands écrivains : « Très tôt, j'appris à connaître les noms d'écrivains importants, Claudel, Rimbaud, Saint-John Perse, Mallarmé et son groupe. » (p. 75) Heureux homme qui a fait une partie de ses belles-lettres avant d'entrer en classe de belles-lettres.

Il y avait au collège de Sudbury une salle réservée à la musique. Le quatuor d'amis que formaient MM. Blais, Raymond Tremblay, Guy Lafon

et Robert Vigneault s'y retrouvait surtout les samedis pour écouter l'opéra qui provenait du Metropolitan Opera de New York et, les dimanches, l'orchestre symphonique de New York. L'auteur a l'air de nous faire croire qu'eux seuls s'intéressaient à la musique. Il devait y en avoir bien d'autres à écouter ces opéras et ces symphonies si je me fie à ce que j'ai connu à Rimouski. Le professeur de belles-lettres avait

aménagé une belle salle destinée à la musique où, nous aussi, nous écoutions ces opéras et ces symphonies. D'autres jours, nous faisons jouer certains disques classiques, car cette salle était une sorte de discothèque, au sens premier du terme.

Et le théâtre ? On jouait, semble-t-il, une pièce par année. En ce temps-là, Ghéon, ce bon dramaturge catholique, était à la mode et c'était lui qu'on jouait avant Racine ou Corneille. M. Blais a d'excellents souvenirs de ces répétitions et surtout des soirs où l'on jouait pour les parents, les curés des alentours et les citoyens de Sudbury.

Ces chapitres tendent à prouver que, pour les Jésuites, l'éducation, ce n'était pas seulement l'étude du grec, du latin ou de quelques autres matières. L'éducation, c'était aussi la musique, le théâtre, divers travaux qui n'avaient rien à voir avec le curriculum vitæ. On semble nous laisser croire que cette façon de faire les choses

n'existait que chez les Jésuites. Je puis assurer qu'il n'en était rien. J'ai fait mon cours classique à peu près en même temps que M. Blais. J'ai connu deux collègues et, dans l'un et l'autre, j'ai fait à peu près les mêmes expériences que l'étudiant de Sudbury. J'ai, moi aussi, joué dans certaines pièces, et à Rimouski, j'ai vu deux fois les Compagnons de Saint-Laurent jouer du Molière.

Qu'est-ce qui manque à ce livre bien équilibré pour que l'histoire soit complète ? Deux choses qui, selon moi, sont importantes : la sexualité et le sport. Que M. Blais n'aime pas le sport, c'est son affaire, mais les sports ont toujours joué un rôle important dans les collèges classiques. Et je suis sûr que les Jésuites de Sudbury lui donnaient aussi beaucoup d'importance. On devait y pratiquer le hockey, le baseball, le tennis, la balle au mur, etc. Le sport, cela faisait partie de la vie des collèges de cette époque. Il aurait fallu y consacrer un court chapitre tout au moins.

Enfin, l'auteur saute à pieds joints sur un sujet pourtant important dans une institution où les jeunes gens ont entre douze et vingt ans, je veux dire la sexualité. Oh ! il y fait allusion de temps en temps, mais c'est, en un sens, pour éviter le sujet. À treize ans, c'est-à-dire en syntaxe, il avoue que sa « sexualité n'est pas encore en éveil ». Bon, croyons-le pour le moment. Il y a des plantes qui mettent du temps à faire des bourgeons. Plus tard, il nous apprendra, dans « Travaux et passions » : « J'avais seize ans. J'étais un enfant. Je n'avais même pas ce que nos confesseurs appelaient "des mauvaises pensées" » (p. 176). Est-ce pour cette raison qu'il prend la peine de dire, dans « Amitié », après qu'un garçon lui eût parlé de masturbation comme d'une chose



naturelle, qu'il avait vu là une «intrusion dans [s]a vie privée dont il fallait à tout prix [qu'il] empêche qu'elle se renouvelle»? Plus loin, il ajoute : «Nous étions [le quatuor d'amis], chacun selon son propre secret, des garçons purs. Notre éducation nous portait vers cet idéal, qui consistait à offrir à Dieu, de préférence dans les ordres, un corps virginal.» (p. 46) Le désir de pureté et de perfection empêche-t-il la nature humaine de se développer comme elle doit le faire? Et autour de lui, il n'a rien vu, ni pendant les pique-niques, ni dans les dortoirs, après les lumières éteintes? La vérité, c'est que le sujet gêne l'auteur, et c'est pour cette raison qu'il refuse d'en parler. Mais qu'est-ce qu'il y a de gênant à discuter des expériences sexuelles d'adolescents qui vivent en vase clos? Si Thérèse de Lisieux, comme il nous l'apprend, «voulait résister à la tentation», c'est que cette tentation, elle est partout, même chez des «jeunes gens purs».

L'avant-dernier chapitre, intitulé «Dieu», ne nous permet pas de savoir si l'auteur est croyant ou pas. Le dernier nous entretient des retraites de vocations. Il y a là de fort belles pages, bien inspirées, écrites de main de maître. Mais les plus belles, selon moi, on les trouve dans «Philosophie». Si, à l'époque, l'auteur n'a pas compris grand-chose à son Grenier (c'était l'auteur du manuel de philosophie), il a

fini par savoir ce que c'est que la philosophie : «D'où suis-je sorti? Quelle volonté cosmique, ou quel ridicule hasard, m'a arraché au néant?» (p. 192) Les deux pages qui suivent mériteraient qu'on les cite en entier.

Je reprends la question que j'ai posée plus haut : le cours classique était-il une bonne méthode d'éducation? Je laisse l'auteur répondre :

Nous vivions dans une dépendance acceptée, même, après quelques années, recherchée. Ce fut peut-être là le défaut principal de cette éducation. Elle forma admirablement des êtres faits pour vivre en vase clos, répéter indéfiniment le même rituel, comme si le monde extérieur n'existait pas, ou comme si le monde extérieur n'était, sous son masque, qu'un vaste collège des jésuites.

On pourrait remplacer jésuites par oblats, spiritains, prêtres de différents diocèses, ce qui veut dire que la formation reçue chez les Jésuites ressemblait à s'y méprendre à celle provenant de n'importe quel ordre religieux, à cette époque.

TRIPTYQUE

C.P. 5670, succursale C, Montréal (Québec), H2X 3N4

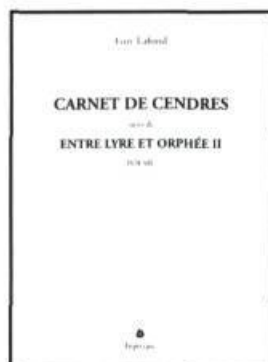
Téléphone et télécopieur : (514) 524-5900



Le tour du sein

Jeanne Painchaud

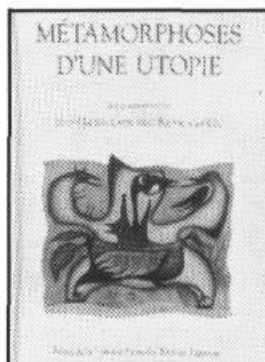
91 pages, 14,95 \$
Tour panoramique? Ce collage tantôt troublant tantôt fantaisiste réunit articles de journaux, journal intime et relations de voyage; il dresse un portrait du sein en clair-obscur comme miroir du corps, de l'amour et du langage. Sein ou Saint?



Carnet de cendres

suivi de
Entre Lyre et Orphée II
Poésie
Guy Lafond

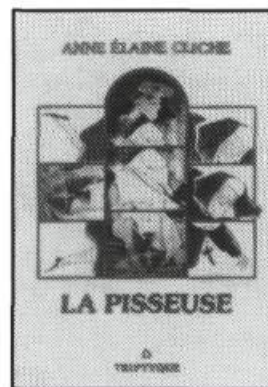
70 pages, 14,95 \$
Poète de réputation incontestablement internationale, Guy Lafond nous offre ici un recueil d'une grande intensité d'émotion.
« J'irai au bout du poème, sans oasis, où se présage l'exemplaire refus du temps. »



Métamorphoses d'une utopie

Textes recueillis par
Jean-Michel Lacroix
et Fulvio Caccia
324 pages, 24,95 \$

Au moment où s'estompent au Canada la notion des «peuples fondateurs» et aux États-Unis celle de «melting pot» travaillées parfois jusqu'à l'érosion par les progrès civiques, il est urgent de penser les configurations identitaires à venir. Le multiculturalisme, l'interculture, le métissage, le «salad bowl», la trans-culture apparaissent alors comme autant de métamorphoses de l'utopie originelle : celle que les colons européens ont cherché à fonder en la déniaient parfois aux peuples autochtones.



La pissouse

Anne Elaine Cliche
240 pages, 19,95 \$

La pissouse est une femme, un tableau, une séquence de film interminable, une expérience religieuse, une demande, une prière, bref : un roman. La femme désirée est ici celle d'un retable où se jouxtent des panneaux narratifs distincts. La pissouse est le nom d'un parcours vers le sens d'une image perdue : un deuil, l'invention d'un mystère.



Les mensonges blancs

Tiziana Beccarelli Saad
70 pages, 12,95 \$

Mensonges par omission, maintenus dans le silence épais du mal-être filial, les mensonges blancs naissent du désir de ne pas gratter les croûtes et s'érigent comme un voile entre les êtres. Trois nouvelles comme autant de variations sur les pièges de la contrevérité.